

Le Sang du peuple

18 janvier 2022

Il a froid. Le sang coule. Il déferle le long de son bras et s'écrase dans l'herbe en silence, incessante rivière pourpre. L'homme n'a même plus mal. C'est fini, pense-t-il. Puis il se reprend. Non, non, ça ne l'est pas. S'il meurt, ils auront gagné. Rassemblant ses dernières forces, il sort son téléphone portable de sa poche.

« ... Une inquiétante maladie qui semble se propager en Indonésie... »

Tomas s'emmerdait. Seul face à sa télévision avec sa bière bon marché, il commençait à somnoler. De quoi parlait ce journaliste déjà ?

Il n'avait pas la force de se lever pour aller se coucher.

« ... plusieurs malades souffrant des mêmes symptômes... »

Le téléphone se mit à sonner. Vingt-trois heures quarante. Qui pouvait bien téléphoner à cette heure ? Tomas prit son portable en maugréant.

C'était Antonius Enachio, un des plus vieux amis de Tomas. Ce dernier décrocha :

« Allô ? »

- Tomas, dit Antonius d'une voix très étrange, viens vite à la Grange... la Grange de Dorigny. Le parking de devant. Ne... N'appelle pas la police.

- Quoi ? Antonius qu'est-ce qu'il se passe ? »

Mais Antonius avait déjà raccroché.

Le Parking de la Grange de Dorigny était évidemment désert à cette heure. Tomas gara sa voiture et sortit dans la nuit glacée. Il alluma la lampe torche de son portable et commença à balayer les alentours en appelant Antonius à haute voix :

« Antonius ? Hého ? »

Personne ne répondait. Soudain, Tomas décela une silhouette dans le faisceau de sa lampe. C'était bien Antonius. Assis contre un arbre, la main contre son ventre d'où coulait du sang. Il était pâle. Il était glacé. Il n'avait plus de pouls.

Il était mort.

« Nom de dieu de bordel de merde », pensa Tomas.

Son premier réflexe fut d'appeler les secours, mais Antonius lui avait dit de ne pas le faire. Tomas remarqua que son ami tenait un papier dans sa main, et s'en saisit. C'était un morceau de papier sur lequel était noté un nom. Tomas le fourra dans sa poche. Il n'arrivait plus à réfléchir.

Antonius avait pris une balle dans le ventre. C'était évident.

Qui ? Pourquoi ? Et si le tueur était encore là, derrière un arbre ? Cette pensée terrifia soudainement Tomas qui partit en courant à sa voiture et démarra en trombe.

Il ne pleura pas. Il prenait lentement conscience que son meilleur ami avait été assassiné dans un bois et lui avait demandé de ne rien dire aux autorités.

Passé ce temps d'incompréhension, Tomas décida qu'il voulait comprendre.

Il repensa au morceau de papier qu'il avait trouvé sur le corps d'Antonius.

ALBERTINE BAUZAP/LAUSANNE

Voilà le nom qui était inscrit sur le papier imbibé de sang. Il ne lui avait pas fallu longtemps avant de trouver l'adresse correspondante. Il était là. Devant la porte de cette Albertine, les chaussures et le pantalon tachés de sang.

D'un sang qui n'était pas à lui.

Il était quasiment une heure du matin, et Tomas se disait que ce n'était probablement pas une très bonne idée de sonner à cette heure.

Qui allait ouvrir la porte à un inconnu couvert de sang à une heure du matin ?

Mais il n'allait pas abandonner, un homme était mort.

Il reviendrait.

Et il revint tôt le matin. Gagné par la paranoïa, il n'avait même pas osé rentrer chez lui. Il avait donc passé la nuit dans sa voiture au pied de l'immeuble de cette Albertine, et c'est frigorifié qu'il sonna à la porte d'Albertine. Alors que personne ne lui répondait, une voix l'interrompit. C'était une dame qui passait la tête par la porte d'en face

« Vous cherchez ma'me Bauzap ? »

Tomas fit oui de la tête.

« Y'm semble qu'elle est partie aux Mosses, dans sa caravane. Elle va là-bas pendant qu'c'est l'hiver. »

Puis elle ferma la porte.

« Super, soupira Tomas, un peu d'air montagnard ne me fera pas de mal... »

Le jour se levait lentement, alors que la voiture de Tomas pénétrait dans le village des Mosses. Sa vieille Polo 3 avait eu bien du mal à monter jusque-là, et durant cette éprouvante ascension, Tomas s'était rendu compte qu'il allait à la recherche d'une personne dont il ne connaissait que le nom, lui-même trouvé sur le corps assassiné d'un de ses plus vieux amis.

Et si cette femme était l'assassin ?

Mais Tomas n'allait pas faire machine arrière désormais.

La radio avait soudain du mal à capter.

« ... maladie... Jakarta... Pékin... Canberra... des morts »

Elle passait toujours les mêmes infos, à propos du même sujet, mais personne ne semblait se soucier d'un cadavre qu'on aurait trouvé à Dorigny.

Soudain, Tomas vit une caravane se dessiner en face de sa Polo. Puis une autre.

Il était arrivé.

La caravane semblait inoccupée. Tous les stores et rideaux étaient tirés. D'ailleurs, l'homme qui avait indiqué à Tomas l'emplacement de la caravane d'Albertine lui avait également dit qu'il n'avait pas vu l'occupante des lieux cet hiver.

Tomas frappa à la porte.

« Madame Bauzap ? Je suis Tomas Vartelda, un... euh... ami m'a donné votre nom... »

Il montra le papier au judas, mais rien ne se passa.

Au moment où il se tournait pour partir, il entendit la porte s'ouvrir, et avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, une main l'attrapa au collet et le tira violemment dans la caravane.

En une demi-seconde, Tomas se retrouva maintenu à plat ventre sur le sol.

Une voix féminine se mit à l'interroger violemment :

« T'es tout seul ? T'es armé ? Pour qui tu bosses ? »

Tomas sentit qu'on lui appliquait une arme à feu dans le dos. Étrangement, il réussit à garder plus ou moins son calme.

« Madame, je suis Tomas Vartelda, enseignant de français-géographie au gymnase de Burier, et... lâchez-moi nom de Dieu !

- Pourquoi t'es là ? Tu veux quoi ? rugit la voix.

- J'ai... un ami m'a donné votre nom. Il... a été assassiné et...

- C'est qui ton ami ?

- Antonius... Antonius Enachio. »

Alors, après avoir vérifié qu'il n'avait pas d'arme, la femme lâcha Tomas qui se leva aussi rapidement que l'aurait fait un coureur du 100 mètres sur son bloc de départ, et se retourna pour voir qui l'avait plaqué au sol façon Sébastien Chabal.

C'était une femme de taille moyenne, aux cheveux noirs mi-longs. Elle devait avoir la trentaine, avait le visage très pâle et cerné. Elle avait l'air très fatiguée.

Le tuyau en métal que Tomas avait senti dans son dos n'était autre qu'un fusil d'assaut, que la femme portait à la main.

« Comment est-ce que tu connais Antonius ? lui demanda-t-elle.

- C'est un de mes amis... enfin... »

À cet instant, Tomas craqua, et se mit à pleurer. Les images du corps ensanglanté de son ami gisant contre un arbre lui revinrent brusquement à l'esprit.

La femme le regarda et lui dit :

« Vous avez soif ? »

« Mon nom est Albertine Bauzap, je travaille pour l'Organisation mondiale de la Santé, comme chercheuse. Jusqu'à maintenant, Antonius était mon collègue, nous partagions le même bureau. »

Tomas et Albertine étaient tous les deux assis dans la partie de la caravane qui servait de salon, autour d'une petite table en métal. Albertine avait fait du thé. Cela avait fait un bien fou à Tomas d'avoir quelqu'un à qui parler, il lui avait donc tout raconté. Maintenant, ils essayaient de comprendre pourquoi Antonius avait envoyé Tomas chez Albertine.

« Depuis un certain temps, continua Albertine, il se passe d'étranges choses à l'OMS. Il y a du va-et-vient, je croise des personnes que je n'ai jamais vues jusque-là et j'ai l'impression que la sécurité a été renforcée. »

Elle but une gorgée de thé, et soupira.

« Il y a deux jours, Antonius est venu me voir alors que je triais de la paperasse sur mon bureau. Il m'a parlé de choses dont il n'était pas censé soupçonner l'existence. Nous ne devons plus faire confiance à personne.

- Qu'est-ce qui s'était passé ? demanda Tomas.

- Je n'ai pas tout compris. Il était bizarre. Comme... en transe. Dans un état second. Il a dit qu'il fallait faire attention, que les autorités étaient dans le coup. Puis il est parti en coup de vent. Je ne l'ai plus revu. »

Les idées de Tomas s'entrechoquaient. Qu'avait-il bien pu se passer ?

Pouvait-il faire confiance à cette femme ? Elle l'avait menacé avec un fusil ! Tomas ne la connaissait pas, peut-être qu'elle mentait.

Et d'ailleurs, peut-être que ce fusil avait servi à abattre Antonius...

Albertine brisa le silence :

« Est-ce que vous voulez encore du thé ? Je vais en refaire », dit-elle.

Et elle partit dans la cuisine.

Soudain le silence dans la caravane se fit assourdissant, et l'ambiance devint étrange. Tomas eut l'impression que...

Il n'alla pas au bout de sa pensée. Il entendit un grand bruit, puis ressentit aussitôt une intense douleur au bras gauche, comme si ce dernier avait été transpercé par un long clou chauffé à blanc. Sous le coup de la douleur, Tomas s'effondra. À terre, il regarda son bras, et constata qu'il était maculé de sang.

« Ça y est, pensa-t-il. Elle m'a buté. Elle m'a tiré comme un lapin avec son putain de fusil. Je vais crever ici, dans une vieille caravane, assassiné par une malade que je suis allé moi-même trouver... »

C'était un homme. C'était un homme qui se tenait devant lui.

Il était habillé tout en noir, et pointait un pistolet muni d'un silencieux vers la tête de Tomas.

Ce dernier ne cherchait même plus à comprendre.

« C'est qui celui-là ? »

Son bras le faisait atrocement souffrir.

« Allez, tire, pensa désespérément Tomas en regardant l'inconnu qui devenait de plus en plus flou. Finissons-en, bordel de... »

Un bruit monumental perça soudainement les tympanes de Tomas, comme si la foudre s'était abattue dans la caravane. L'inconnu leva ses deux yeux écarquillés au-dessus de Tomas et s'écroula, la poitrine percée d'un trou sanguinolent.

Tomas tourna la tête et aperçut Albertine dans l'entrée du salon, son fusil fumant dans ses mains.

Puis il perdit connaissance.

« Hého ? », appelle-t-il.

« Y'a quelqu'un ? »

Rien.

« Est-ce que je suis mort ? »

Il fait sombre, on ne voit absolument rien. Puis il aperçoit quelqu'un.

C'est n'est qu'une ombre, une silhouette.

La silhouette prend forme. C'est Albertine. Elle a des ailes et... une auréole.

« Saint-Pierre ? » demande Tomas.

Albertine rit. Puis elle s'évapore tout à coup comme un fantôme. Un homme vêtu de noir s'approche. Tomas peut voir à travers sa poitrine, qui n'est plus qu'un trou béant. L'homme sort un pistolet et met Tomas en joue. Ce dernier est pétrifié de terreur. L'homme regarde Tomas dans les yeux en souriant.

Puis il appuie sur la détente.

Tomas se réveilla en sursaut. Il reprit rapidement ses esprits :

« Où est-ce que je suis ? »

Une voiture, il était dans une voiture, à la place du mort.

Au volant se trouvait Albertine, que Tomas dévisagea avec des yeux éberlués.

« Vous... vous avez flingué un gars ! » s'exclama-t-il.

Surprise, Albertine tourna brusquement les yeux vers Tomas.

« Vous êtes réveillé ? »

- Vous l'avez tué ! Avec votre fusil !

Albertine soupira.

- J'espérais bien ne jamais avoir à m'en servir. Mais là, c'était lui ou nous. »

Tomas regarda son bras gauche avec appréhension. Il découvrit qu'il était recouvert d'un bandage. D'ailleurs, la douleur commençait à se faire ressentir.

« C'est grave ? demanda-t-il.

- Non, c'est une blessure superficielle. »

Il y eut un silence. Puis Tomas dit :

« Merci. »

Albertine sourit.

« Pas de quoi.

- Bon, on fait quoi maintenant ?

- Je ne sais pas, je n'ai pas réfléchi. Je t'ai juste jeté dans ma voiture et je suis partie en trombe. Euh... je crois qu'on peut se tutoyer maintenant, non ? »

Tomas sourit.

« Je ne sais pas si c'est le moment approprié pour faire des politesses, mais oui, je crois qu'on peut. »

Albertine avait tout de suite eu confiance en Tomas. Dès l'instant où elle avait vu ses yeux apeurés et inondés de larmes dans la caravane, elle avait su qu'il disait la vérité. Maintenant qu'Antonius était mort, Tomas était bien la seule personne à qui elle accordait sa confiance.

« Tu as retiré la balle de mon bras ? demanda Tomas.

- Non, répliqua Albertine. La balle a traversé la couche superficielle de ton bras, et a effleuré la veine céphalique. Rien de très grave.

- C'était douloureux, gémit Tomas.

- Je veux bien le croire, mais je trouve quand même étrange que ce mec ait si mal tiré. Je crois qu'il a été surpris, comme s'il ne s'attendait pas à te trouver là. »

Dès qu'elle avait entendu la porte être fracassée, Albertine n'avait pas hésité une seule seconde. Elle s'était emparée de son fusil, et avait tiré sur l'intrus. Elle s'était presque démis l'épaule et ses oreilles en bourdonnaient encore.

Elle avait tué. Elle avait ôté la vie à un homme.

« Merci, dit subitement Tomas. Il planta ses yeux dans ceux d'Albertine. Tu m'as sauvé la vie. »

Albertine sourit.

« Je ne serais jamais allée faire un thé si tu n'avais pas été là. »

Il y eut à nouveau un silence, qui fut cette fois comblé par le bulletin d'informations :

« En tête de l'actualité aujourd'hui, la conférence de presse que donnera ce soir le directeur de l'Organisation mondiale de la Santé, Donny Vizao, à propos de cette mystérieuse pandémie sévissant en Océanie et en Asie... »

« Alors, demanda Tomas, que fait-on ?

- Il faut que je change ton pansement. J'ai besoin de bandage, de ciseaux, d'eau, de désinfectant, d'un endroit sûr et de repos.

- Si tu n'es pas maniaque du rangement, ironisa Tomas, mon appartement fera l'affaire. »

« Mesdames et Messieurs, vous êtes probablement tous au courant de la situation. La pandémie que nous désignons maintenant par « Maladie de Jakarta » ou « *Bacteria Jakartae* » est une maladie bactérienne extrêmement dangereuse. Le bilan est désormais aux alentours de trente décès. L'OMS reconnaît désormais officiellement que toutes ces morts ont été causées par la même bactérie. Cette dernière produit une réaction en chaîne : elle monte jusqu'au cerveau via l'artère carotide et se multiplie rapidement à l'intérieur de cette dernière. Cela mène à un accident ischémique constitué, qui lui-même conduit à un type d'infarctus cérébral jamais enregistré jusqu'à présent, car tous les patients atteints meurent dans les cinq heures suivant leur hospitalisation.

Sachez que l'OMS met tout en œuvre afin de trouver un antibiotique et éradiquer cette pandémie. »

« Aïe ! Arrête, ça fait mal !

- Arrête de faire l'enfant, Tomas. Je n'ai même pas encore touché ton bras, espèce de mauviette. »

L'appartement de Tomas était effectivement très mal rangé. C'est ce que se disait Albertine alors qu'elle tentait tant bien que mal de changer le pansement de Tomas. Ce dernier essayait de se concentrer sur sa télévision. Donny Vizao avait mis fin à la conférence de presse, et le présentateur télé avait embrayé.

« C'est bon Rambo, j'ai terminé.

- Qu'est-ce que c'est que cette maladie ? Les infos ne parlent que de ça !

- Je n'en sais pas plus que toi, reconnut Albertine. C'est bien ça qui m'inquiète. Mais cela prend du temps avant que l'OMS ne reconnaisse une pandémie. Surtout si celle-ci a le même diagnostic qu'un AVC. »

Il y eut un silence. Puis Tomas se tourna vers Albertine.

« Que je sois damné si cela n'a pas un rapport avec la mort d'Antonius et l'autre gars qui m'a transformé en passoire ! » s'exclama-t-il.

Albertine soupira.

« Les coïncidences sont les pires ennemies de la vérité.

- Qui a dit ça ? ricana Tomas. Maître Yoda ?

- Ma voiture est dehors, fit Albertine en faisant mine de ne pas avoir entendu. Si c'est effectivement l'OMS, ou une partie de l'organisation, qui est impliquée on ne va pas faire long feu ici avant d'être repérés. »

Tout en parlant, elle réfléchissait à toute vitesse.

« Mais pourquoi l'OMS voudrait abattre ses médecins ? »

« On peut s'enfuir, s'écria Tomas. On passe la frontière et...

- Le M dans OMS veut dire mondiale, Tomas ! coupa Albertine.

Tomas regrettait déjà ses paroles.

- Et Antonius sera mort pour rien, dit-il gravement.

Albertine sourit :

- Quelle serait l'action à laquelle ils s'attendraient le moins ? »

« C'est une très mauvaise idée. »

À Genève, le bâtiment de l'Organisation mondiale de la Santé devant lequel Tomas et Albertine stationnaient semblait désert, excepté une petite partie d'où l'on apercevait de lumière.

Il était environ une heure du matin.

« Ce n'est pas l'idée du siècle, reconnut Albertine. Mais c'est ici que tout a commencé, c'est ici que nous trouverons des réponses. Il faut qu'on découvre ce que savait Antonius.

- On n'aura qu'à lui demander quand on le rejoindra. »

Albertine décocha un regard noir à Tomas

« On va passer par l'arrière du bâtiment pour rejoindre cette partie », dit-elle en désignant l'endroit du bâtiment qui semblait être occupé.

Puis elle planta ses yeux déterminés dans ceux de Tomas.

« Je peux y aller seule. Ils ne savent pas qui tu es. Si tu t'en vas, ils ne pourront pas te retrouver. Tomas soupira. Après avoir trouvé le corps de son ami, assassiné dans un bois, on l'avait jeté à terre, menacé avec un fusil, une balle lui avait traversé le bras puis il avait été témoin de l'homicide du tireur. Le point de non-retour avait été franchi depuis longtemps.

Il se tourna vers Albertine et déclara :

« J'ai toujours voulu être agent secret, poursuivit Tomas. C'est l'occasion rêvée non ? »

L'entrée de derrière n'était effectivement pas surveillée. Mais la porte du bloc où il semblait y avoir de l'agitation était surveillée par un garde armé. Albertine et Tomas étaient dans le couloir devant la porte, encore hors du champ de vision du garde. Albertine, qui avait mis sa blouse de médecin, ordonna à Tomas :

« Reste caché ici et attends-moi. Je reviens.

- Attends, chuchota Tomas. Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Je reviens, fit Albertine. »

Puis elle partit dans le couloir en direction de la porte. Tomas entendit qu'elle approchait du garde. Tout à coup, il y eut un bruit sourd, et plus rien.

Tomas glissa la tête dans le couloir, et aperçut Albertine qui lui désignait un placard utilisé par le service de nettoyage.

« Rentre là-dedans », lui dit-elle.

Elle traînait le garde, inconscient, par les jambes.

« Nom de Dieu ! commença Tomas. Qu'est-ce que... »

- C'est bon, il est juste bien sonné. Tu vas mettre ses habits. Et prendre son arme.

- Je ne sais pas comment me servir d'une arme ! se récria Tomas.

- On va tout faire pour ne pas avoir à s'en servir, et on va commencer par cesser d'atermoyer. Allez, mets ses habits. »

Alors qu'il s'exécutait, Tomas demanda quel était le plan.

« On fouille, et si on trouve des choses qu'on n'est pas censés trouver, soit on embarque soit on photographie.

- Rien de plus simple, ricana nerveusement Tomas. »

Ils purent ouvrir la porte avec le badge du garde qu'Albertine avait mis knock-out, puis ils se glissèrent dans le couloir. Alors qu'ils marchaient en direction d'une porte, deux gardes sortirent de nulle part et se dirigèrent vers eux.

« Merde ! Baisse la tête, murmura Tomas. »

Les deux gardes les croisèrent en les saluant. Tomas répondit par un grognement et Albertine leur sourit. Alors que les deux agents s'éloignaient, Tomas chuchota :

« Et s'ils te reconnaissent ? Ils pourraient aussi être à ta recherche... »

- C'est bon, ils sont partis. Allez, on rentre là, dit Albertine en désignant une porte au fond. »

C'est là que devaient être stockés les documents.

Mais devant la porte se trouvait un autre garde.

Tomas s'approcha de lui et, dans un élan de courage (ou de stupidité), lui dit :

« Je prends le tour de garde. »

L'agent sembla surpris.

« T'es nouveau, toi ? fit-il à Tomas.

- J'étais malade, répondit ce dernier à court de répartie. »

Le garde semblait méfiant.

« Mais je n'en suis qu'au milieu de mon tour ! Et c'est Fred qui doit me remplacer après... »

Tomas ne savait plus quoi dire. Albertine était restée en retrait.

« Attends, poursuivit le garde. Je vais vérifier. C'est quoi ton nom ? »

Tomas était terrorisé.

« C'était une très mauvaise idée. »

Alors qu'il s'apprêtait à allumer son talkie-walkie, Tomas dégaina son arme volée et l'appliqua violemment sur le front du vigile.

Ce dernier se figea, terrifié.

« Ouvre-moi la porte, ordonna sèchement Tomas. Et ferme-la.

- Y'a pas d'argent ici, gémit le garde. Juste de la paperasse et des médocs.

- Je ne veux pas d'argent, cracha Tomas. Ouvre la porte. »

Le garde s'exécuta. Les deux hommes, suivis d'Albertine, rentrèrent dans la pièce qui était vide. Tomas n'avait pas pensé qu'il y aurait pu y avoir du monde à l'intérieur. S'il s'était retrouvé nez à nez avec d'autres gardes, il aurait directement été neutralisé.

« Qu'est-ce qui est stocké ici ? aboya Albertine à l'agent de sécurité.

- Je ne sais pas moi, geignit ce dernier. Je suis payé pour garder les portes, pas pour être médecin. »

Albertine s'empara d'un rouleau de scotch qui traînait par terre et bâillonna le garde avec. Tomas le menotta avec un colson, puis il se tourna pour faire face à la pièce. Elle était petite et contenait trois bureaux sur lesquels étaient disposés des tas de documents.

« Alors, fit Albertine, voyons ça et taillons-nous en vitesse. »

Ils commencèrent à fouiller les bureaux. Tomas ne tombait que sur des rapports de chercheurs quelconques, de la paperasse sans intérêt. Alors qu'il commençait à penser que tout ceci n'avait servi à rien, Albertine l'appela d'une voix tremblante :

« Tomas ? Je... J'ai trouvé quelque chose

- Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Tomas. »

Albertine leva la tête et écarquilla aussitôt des yeux effarés. Elle hurla :

« Attention ! »

Et avant que Tomas n'ait eu le temps de réagir, il reçut un coup magistral à la tempe.

Le sol se déroba sous ses pieds et ce fut le trou noir.

Albertine avait froid. Cela faisait près d'une trentaine de minutes qu'elle était dans cette salle exigüe, sombre et glacée. Elle était ligotée à une chaise et à côté d'elle se trouvait Tomas, également attaché, encore inconscient. Il faut dire qu'il avait pris un sacré coup. Une équipe de gardes était silencieusement entrée dans la pièce, arme au poing, et les avait maîtrisés. Les agents les avaient conduits dans cette salle et Albertine allait commencer à sérieusement paniquer.

À cet instant entrèrent dans la pièce un homme en blouse blanche et un garde. L'homme en blouse ressemblait à une taupe, avec ses lunettes cerclées de fer, son ventre grassouillet en son absence de cou.

La Taupe s'approcha de Tomas et lui décocha une violente gifle dont le bruit résonna dans la pièce. Tomas se réveilla en sursaut.

« On est où ? cria-t-il en roulant des yeux. Vous êtes qui vous ? Pourquoi je suis attaché ? »

La Taupe prit une inspiration et répondit d'une voix mielleuse :

« Vous n'avez pas besoin de connaître mon nom. Je suis chercheur à l'OMS, et l'équipe de la sécurité vient de vous sortir de la pièce principale du « Bloc 4 », dont je suis responsable, et dans laquelle vous vous êtes entrés par effraction. Vous avez assommé un garde et menacé un autre avec une arme à feu volée. »

Il marqua une pause, puis continua avec dédain :

« Pensiez-vous que nous n'avions que deux gardes ? qu'il n'y avait pas de caméras ?

- Mais vous n'allez pas appeler la police n'est-ce pas ? l'interrompt Albertine d'une voix emplie de haine. Pas après ce que j'ai découvert. »

La Taupe sourit.

« Qu'est-ce que tu as vu, Albertine ? demanda la voix craintive de Tomas.

- La maladie c'est l'OMS qui l'a créée ! » s'exclama Albertine en regardant Tomas.

Puis elle se tourna vers la Taupe et cracha :

« Vous avez synthétisé une bactérie provoquant un AVC que vous avez injecté à l'insu des patients alors qu'ils se faisaient faire une prise de sang ! J'ai pu lire les rapports en croix avant vos gars n'arrivent. C'est ça qu'avait découvert Antonius et vous l'avez tué !

- Mais avant de mourir, il a pu me contacter et nous mettre en contact, fulmina Tomas en désignant Albertine. Vous avez essayé ensuite de nous descendre, mais là votre Terminator a échoué, et s'est pris un pruneau. »

Albertine était au bord des larmes.

« Mais pourquoi ? geignit-elle. Pourquoi est-ce que l'OMS transmettrait volontairement une maladie ? Vous allez ensuite devoir élaborer un remède, je... ça ne tient pas debout. »

La Taupe soupira. Il regarda Tomas et Albertine puis annonça :

« En fait l'antibiotique existe déjà.

- Quoi ? Mais... commença Tomas.

- Vous savez quoi ? l'interrompit la Taupe. On va faire une petite expérience. »

Il fit un signe de tête au garde, qui détacha le bras de Tomas du côté d'Albertine, dégaina son pistolet et le mit en joue. La Taupe sortit un autre revolver de sa poche et le tendit à Tomas.

« Au moindre geste brusque, il vous abat, dit-il en désignant l'agent. »

Tomas saisit le revolver de sa main libre.

La Taupe prit le bras de Tomas et le leva à tel point que l'arme se retrouva braquée contre la tête d'Albertine.

« Restez comme ça, ordonna la Taupe. Vous bougez, vous êtes mort. »

Tomas se figea, terrifié. Albertine était pâle comme un linge.

« Alors, commença la Taupe, on va faire un jeu. Un jeu de rôle. Vous êtes les deux seuls dans cette pièce. Vous êtes ici depuis un certain temps. L'oxygène et les vivres commencent à se raréfier. Vous en recevez petit à petit, mais pas assez pour vous satisfaire tous les deux.

Seulement vous, continua-t-il en se tournant vers Tomas, vous avez la capacité de vous sauver.

Vous n'avez qu'une seule chose à faire, c'est de presser la détente de cette arme. Vous supprimez une partie pour pouvoir en conserver une autre. »

« Vous tuez pour vivre. »

La Taupe se rapprocha de Tomas et lui susurra à l'oreille :

« Appuyez sur la détente et vous vivez. Ne faites rien et vous mourrez tous les deux.

Serez-vous assez courageux ? »

Tomas regarda la taupe avec des yeux dégoûtés. Puis il lâcha :

« Ce n'est pas ça être courageux. »

Puis il lâcha le revolver à terre.

« Alors ? Vous voyez ? fit la Taupe en faisant mine d'être consterné. Personne n'y arrive. Personne n'a le cran de le faire. »

Il se planta devant ses deux prisonniers, prit une grande inspiration et déclara :

« En 2100, le nombre d'êtres humains sur la planète aura atteint les alentours de quatorze milliards. L'année passée, il y avait en moyenne 246 000 naissances par jour. Mais cela ne durera pas éternellement. Un jour, l'humanité s'éteindra. Pas à cause d'un facteur extérieur, mais par elle-même. Guerres nucléaires, surconsommation, pollution massive de l'air et des océans, surpopulation... Ils sont bien beaux ces documentaires, films, livres, articles, romans. Ils sont bien gentils ces spécialistes, ces experts, ces « écolos ». Tout ce beau monde s'inquiète, avertit, mais personne ne propose de réelles solutions. Personne n'en a l'imagination et le cran. Mais nous, à l'OMS, nous avons du cran. »

Ses yeux étincelaient de fierté.

Tomas cracha :

« Vous avez créé une pandémie qui tuera des millions de gens ? Tout ça pour sauver la planète ?
- Il n'y a pas de maladie, répliqua la Taupe. La première fois, nous avons transmis la bactérie à un patient à Jakarta, puis plus tard dans d'autres endroits du monde de telle façon qu'on croie à une expansion de pandémie. Les médias se sont chargés du reste, à savoir de relayer l'information. Et par ce biais, de relayer la peur. »

Il fit une pause, regarda les deux prisonniers hébétés, et annonça :

« C'est le vaccin qui joue un rôle capital. La plèbe, qui croit que la pandémie se propage sans rencontrer de résistance, voudra absolument un vaccin, que nous allons « trouver » dans quelques mois.

- Que contient cet antibiotique ? demanda Albertine.

- L'antibiotique contient la « Molécule JS-1 », pour *Jakartae Servator*, qui est une molécule, de synthèse également, effectivement capable d'empêcher la reproduction de la *Bacteria Jakartae*. Mais il contiendra une fois sur deux le « Virus JS-2 ». Et c'est celui-là qui est intéressant. Il visera les femmes et jeunes filles qui auront la capacité biologique de se reproduire. »

Albertine était horrifiée. Elle commençait à comprendre la terrible machination.

« En effet, reprit la Taupe, le « Virus JS-2 », injecté lors d'une vaccination, détruit l'entier du stock d'ovaires d'une femme en moins d'un jour, lui rendant impossible toute reproduction. »

Tomas et Albertine en restèrent sans voix. Voyant leur réaction, la Taupe se justifia :

« La moitié des femmes du monde deviendra alors stérile. L'OMS se chargera de réguler les naissances provenant de l'autre moitié, et nous disposerons enfin d'une planète viable, d'un monde où les gens peuvent vivre sans se marcher dessus ! »

Tomas écumait de rage.

« Je n'en reviens pas. Fils de... »

- Oui forcément, le coupa la Taupe. Vous me prenez pour un méchant de mauvais roman. C'est normal. Au début, le monde aura la même réaction que vous. Mais les gens comprendront plus tard que nous les avons sauvés. »

Albertine était effondrée. Tomas se débattait sur sa chaise comme un enragé.

« Comprenez bien, continua la Taupe d'un air faussement embarrassé, qu'il est nécessaire que tout le monde se soumette au vaccin. Si les gens savent qu'il n'y a pas de pandémie... »

Il soupira.

« Ce serait regrettable. »

Il y eut un silence.

« Alors vous allez faire quoi ? demanda haineusement Tomas. Nous flinguer ici ? »

- Eh bien, déclara la Taupe, vu que vous n'avez pas l'air d'apprécier notre vaccin, vous allez pouvoir expérimenter la sensation de ne pas se le faire administrer lorsqu'on est contaminé. »

Il fit un signe de tête au garde.

Simultanément, la Taupe et le vigile s'avancèrent vers les deux prisonniers et, avant que ces derniers n'aient pu comprendre quoi que ce soit, leur plantèrent chacun une seringue dans la veine du bras droit.

Tomas et Albertine hurlèrent de douleur et de surprise.

« Qu'est-ce que vous nous avez fait ? cria Tomas »

- Ils nous ont injecté la... bactérie ! » gémit Albertine.

Le garde sortit de la pièce. La Taupe fit mine de le suivre, puis se tourna vers les deux prisonniers en larmes.

« Cette version de la bactérie est une version prototype. Vous mettrez moins d'une heure à mourir.

Il se pencha en avant, et déclara avec fierté :

« Vous nous prenez pour des monstres. On nous considérera bientôt comme des héros. »

- Allez vous faire mettre, cracha Tomas »

La Taupe sourit et sortit de la pièce. Il claqua la porte dans un grand bruit métallique, et la salle fut plongée dans l'obscurité.

Il y eut un long silence.

« Gaston Leroux, dit soudainement Tomas. Le Mystère de la chambre jaune. »

Albertine soupira :

« Exact. Les coïncidences sont les pires ennemies de la vérité. »

Et plus rien ne vint troubler le silence, qui installa dans la pièce son règne despotique.

4 Mai 2022, bulletin d'informations télévisé :

« Il semble que le temps soit venu pour la « *Bacteria Jakartae* ». L'Organisation mondiale de la Santé a déclaré hier, lors d'une conférence de presse, avoir trouvé un antibiotique afin d'éradiquer définitivement cette pandémie. Donny Vizao, directeur de l'OMS, a manifesté son enthousiasme durant la conférence, et a loué les travaux de ses chercheurs. L'antibiotique devra être évidemment administré à l'entièreté de la population mondiale sans exception, et permettra de retrouver un monde stable. »

23 décembre 2017 – 23 janvier 2018